

Introduction

« **L**éa, qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grande ? »

À cinquante-deux ans, pas facile de me remémorer ce que j'ai pu répondre à cette question. Évidemment, comme tous les enfants, on me l'a posée des centaines de fois. Évidemment, comme beaucoup de petites filles, j'ai voulu être maîtresse d'école. Ce n'est certainement pas un hasard si aujourd'hui j'ai créé « La Grande École ».

Je suis cent pour cent normande, je suis même d'abord Havraise puis normande ! Je suis née, j'ai grandi et je vis dans cette ville que j'affectionne tant. Bien que, pour ma carrière professionnelle, j'aie énormément voyagé dans le monde entier, je suis très attachée à mon ancrage local, au Havre. Je suis très fière de ma ville, je la trouve stimulante pour entreprendre.

Dès mon plus jeune âge, j'ai su entraîner les autres avec moi, cette appétence pour fédérer semble avoir toujours été présente. Pendant de nombreuses années, je me suis investie en tant que déléguée de classe et mon entourage me surnommait « commandante » ! Il est vrai que je suis une personne directe, dynamique, pleine d'énergie, avec une idée à la minute. Parfois, j'ai bien conscience que cela peut être compliqué pour mon entourage et mes équipes de collaborateurs. Cela dit, cet entrain et cette positivité me guident quotidiennement, me font avancer et me permettent d'aller plus loin. À travers ce livre, j'ai à cœur de vous faire découvrir ma personnalité, mon parcours, mes idées afin que vous y puisiez ce dont vous avez besoin pour vous inspirer et peut-être, je l'espère, oser vous lancer, oser le changement, oser l'ambition.

Des aventures familiales

Je compte au moins neuf déménagements les dix-huit premières années de ma vie, de quoi forger l'adaptabilité. Quand j'avais une dizaine d'années, nous vivions à Rogerville, à quelques kilomètres du Havre, en pleine campagne, dans une maison baptisée « La Renardière » qui était pour moi tout à fait convenable, mon petit paradis. « Un taudis », me dit pourtant Maman aujourd'hui !

La bicoque était faite de tôle ondulée jaune et verte, elle était très simple, mais mes parents l'avaient aménagée de manière confortable. Papa a toujours été un sacré bricoleur, il a appris tout seul l'électricité, la plomberie, le placo. Il était tellement bricoleur et pragmatique que si Maman se plaignait de ne pas pouvoir profiter de l'ambiance dans le salon quand elle était en cuisine,

Papa prenait tout simplement sa scie sauteuse et faisait un trou dans la cloison en forme de passe-plat : « Voilà, comme ça tu es avec nous ! » Dans cette maison, nous avions trois petites chambres : une pour mes parents, une pour mon frère cadet et une pour moi qui était rose du sol au plafond ! Je m'y sentais bien. Mes parents avaient aménagé le jardin avec un bac à sable et nous avions de nombreux animaux : des poules, trois chiens, quatre chats, des oies et Blanchette la chèvre qui venait réclamer son petit déjeuner le matin. La maison était située en haut d'une colline, à quelques minutes à pied d'un chantier de ferraille marine appartenant à mon grand-père maternel. Papa en avait la gestion et je me souviens y avoir passé des heures à jouer parmi les tubes de ferraille alors que, bien évidemment, c'était strictement interdit.

L'autre chantier familial, celui-ci géré par Grand-père, se situait quartier des Neiges au Havre. Un quartier populaire à l'époque, très animé avec une rue principale, de nombreux commerces, proche de la centrale EDF et ses fameuses cheminées hautes de deux cent quarante mètres. L'accès aux Neiges n'était pas évident, depuis le centre-ville il fallait franchir des ponts qui étaient régulièrement en manœuvre pour laisser passer les cargos.

Grand-père avait hérité d'un terrain et du chantier dans ce quartier où se trouvait aussi leur maison. Tous

les soirs ou presque, il attendait le retour des biffins, des jeunes et moins jeunes revenaient de la décharge et exposaient tout ce qu'ils avaient trouvé en petite ferraille et chiffons. Après avoir pesé leurs trouvailles, ils repartaient avec quelques billets. La maison de mes grands-parents étant juxtaposée au chantier, cela m'a valu à plusieurs reprises d'avoir une bonne excuse pour être en retard à l'école qui était située en centre-ville. Mais ce n'est pas pour ça que j'aimais tant aller chez eux... J'ai de merveilleux souvenirs de parties de rami endiablées et de soirées à commenter les passages des chanteurs de *Champs Élysées*, l'émission du samedi soir animée par Michel Drucker. Et surtout, les longues et intenses conversations avec Grand-mère où nous parlions de tout, j'avais l'impression d'être une grande. Janine était une sacrée personnalité, une femme très belle, née dans une famille pauvre avec une volonté incroyable d'apprendre, de se cultiver, ce qu'elle a largement réussi à faire. N'ayant pas l'argent nécessaire étant jeune pour s'acheter des livres, elle les volait ou les récupérait dans les poubelles.

Ainsi, elle avait déniché un dictionnaire *Petit Larousse* qui est resté sur sa table de chevet toute sa vie, dont elle a lu chaque page, je l'ai d'ailleurs récupéré et je le chéris tendrement. J'ai la chance d'avoir eu une grand-mère très jeune (elle avait trente-neuf ans quand je suis née) et cela m'a permis de voyager

avec elle, en Auvergne, à Jersey, sans compter nos nombreux week-ends parisiens où j'étais toujours très gâtée. C'était pour elle l'occasion de m'intéresser à l'Art. Nous allions dans les musées, voir les monuments, le cimetière du Père-Lachaise. Je me souviens du peu d'enthousiasme que j'ai manifesté à aller visiter le musée Picasso. Au bout de cinq minutes, je lui ai dit : « Grand-mère, c'est bon, j'ai tout vu, on peut partir », et elle m'a répondu « moi je commence tout juste, petite bézote, on va faire le tour ensemble ». Ce jour-là, elle m'a expliqué chaque tableau avec ses mots, elle m'a raconté l'histoire du peintre et j'ai passé un moment inoubliable.

Au Havre, pour les chantiers de Grand-père, elle se chargeait de certaines tâches administratives, mais il n'était pas question qu'on lui impose quoi que ce soit ou même les horaires. Elle aimait avoir cette liberté. Souvent, elle me missionnait pour apporter des choses à mon grand-père ou bien pour lui transmettre un message. Alors, je m'engageais dans l'allée et j'arrivais sur ce chantier aux odeurs si particulières. Je sens encore les effluves de ferraille et de grenaille mêlées aux huiles de moteur quand je me dirigeais jusqu'au bureau de Grand-père. À l'intérieur, je me souviens qu'il y avait un imposant bureau pour lui et un tout petit pour sa secrétaire. Grand-père était aussi un homme de caractère, il était grand, très brun avec

de très belles moustaches et des yeux rieurs. Il avait toujours une canne pour marcher, car ayant eu une naissance longue et compliquée, cela avait entraîné une paralysie du côté gauche de son corps. Une situation qui lui valait de négocier avec un petit garagiste du coin un aménagement bien particulier de l'intérieur de sa voiture, de façon à ce qu'il puisse passer les vitesses malgré son handicap. Faire un trajet en voiture avec lui relevait de l'aventure. Je devais m'accrocher à lui, car de temps en temps, les portes qui tenaient avec des fils de fer s'ouvraient toutes seules. Grand-père était également diabétique, mais il adorait les sucreries, nous devions donc user d'un fin stratagème pour défier la surveillance de Grand-mère pour nous régaler de bonbons. Que de rigolades !

J'ai toujours été admirative de le voir tant aimer la vie et d'être si positif malgré sa santé capricieuse et ce corps souvent douloureux. Il était si généreux et aimait rendre service à ses amis dans le besoin, ce qui lui valait les remontrances de Grand-mère : « ne t'inquiète pas : quand on va récupérer tout cet argent, on sera riche ! » lui répondait-il. Sur ce chantier et chez mes grands-parents, j'étais chouchoutée. Tout le monde était d'une grande gentillesse avec moi, je m'y sentais comme une princesse. André, l'un des ouvriers, m'a particulièrement marquée, avec son physique atypique. Il avait un énorme double menton

que je revois encore aujourd'hui en repensant à ces moments passés quartier des Neiges. Le chantier avait beau être un endroit dangereux et sale pour une fillette, j'aimais y passer régulièrement. Mes parents m'y conduisaient en voiture ou bien je prenais le bus. C'était toujours pour moi un moment agréable.

Ainsi, j'ai toujours accompagné mes grands-parents et mes parents « à leur travail » comme beaucoup d'enfants de commerçants d'ailleurs. Quand j'ai eu six ans, Maman a ouvert une boutique au Havre, Le Nautilus, situé rue du Président-Wilson, près du square Saint-Roch. À l'origine, le magasin regorgeait d'antiquités marines, de fossiles et de minéraux. Mes parents étaient des spécialistes de fossiles et pierres taillées. Une passion commune qui a entraîné la famille entière sur les routes de Normandie et de France. Les week-ends ou pendant les vacances scolaires, mes parents nous embarquaient mon frère et moi en camping-car. Papa repérait sur les cartes géologiques les champs propices à la recherche de fossiles ou bien nous nous rendions dans des carrières de craie privées, ce qui, un jour, nous a valu une belle frayeur. Nous étions dans la carrière et nous nous sommes fait tirer dessus par un garde avec son fusil, évidemment nous n'avions pas le droit d'être sur cette propriété privée. Je garde aussi

en mémoire cette hache, une pierre préhistorique que j'avais moi-même déterrée lors d'un de ces périples. Papa l'avait mise sur socle et Maman l'avait ensuite vendue au Nautilus. J'étais dans l'arrière-boutique quand l'acheteur a sorti le billet de cinquante francs de sa poche. En y repensant, je revis cette fierté qui était la mienne. J'adorais passer du temps dans la boutique, que ce soit dans la cave aménagée avec de la moquette au sol pour faire mes devoirs, ou bien à aider pour faire les paquets cadeaux. Petit à petit, la boutique a évolué et, surtout, elle ne désemplissait pas. Aux fossiles et antiquités marines se sont rajoutés les bibelots, les bijoux fantaisie et les meubles que Papa ramenait d'Angleterre.

Régulièrement, il partait outre-Manche négocié de la ferraille pour le chantier. Environ trois fois par an, il m'emmenait avec lui. L'aventure commençait la nuit sur le port du Havre, lorsque nous chargions un camion vide à bord du ferry. Ces voyages étaient devenus des rituels. Nous dormions dans la partie inférieure du bateau, celle réservée aux routiers. Nous montions à l'étage pour dîner et c'est souvent là que Papa sortait sa trousse remplie de petites pièces de monnaie en livres sterling. Il l'avait toujours avec lui lors de nos périples. Avec cet argent en espèces, Papa payait les

repas et les jeux sur le ferry comme des parties de flipper ou de *Pac-Man*. Au petit matin, nous débarquions à Southampton et filions vers le nord de l'Angleterre, là où se trouvaient les plus gros brocanteurs du pays. Nous passions des heures sur les routes. Oxford, Newark, Leeds, sans GPS à l'époque bien sûr, c'est ainsi que j'ai appris à lire les cartes Michelin. Pour rentabiliser le voyage, il fallait remplir au maximum le camion avant de repartir trois jours plus tard. D'ailleurs, chaque chargement s'apparentait à un exercice de haute voltige. Papa était le roi du « Tétris », quand tous les meubles ne rentraient pas, il déchargeait tout et recommençait, cela prenait des heures et des heures.

À chaque entrepôt où nous nous arrêtions, je devais patienter de longues heures dans le froid glacial, évidemment sans téléphone portable ni Internet. Près des entrepôts, il n'y avait pas grand-chose à faire pour une adolescente ! Parfois, les antiquaires locaux m'apportaient un chocolat chaud et je pouvais m'installer dans l'entrepôt, dans un bureau exigü surchauffé par un petit radiateur, l'attente y était un peu plus supportable. Et puis, venait le moment de repartir vers le sud, direction Southampton pour reprendre le ferry. Avant d'embarquer en fin de soirée, nous allions au cinéma voir des films en anglais auxquels je ne comprenais rien. Une fois, plutôt que le cinéma, pour me faire plaisir, Papa m'a emmenée à la fête foraine, un très

mauvais souvenir. Nous étions tous les deux dans un manège à sensation quand la barre de protection du wagon s'est ouverte. Je ressens encore la frayeur de ce moment où mon père m'a attrapée et retenue à bout de bras, laissant tomber dans le vide tout le contenu de ses poches : argent, papiers, clés, etc.

Ce n'est certainement pas un hasard si aujourd'hui je déteste les manèges ! Fort heureusement, nous allions plus régulièrement au cinéma avant de reprendre le ferry vers vingt-trois heures. Une fois débarquée au Havre, le lendemain matin, Papa conduisait le camion plein à craquer devant la boutique de Maman. Garé en double file, il ouvrait les portes et n'avait même pas le temps de décharger les meubles dans le magasin. Tout se vendait « au cul du camion » comme on dit, je revois encore la foule des acheteurs à l'aube devant le Nautilus. Je chéris les souvenirs de ces moments de complicité avec Papa en Angleterre : apprendre à pêcher à la ligne, manger des toasts grillés avec du beurre salé, ce sont mes Madeleines de Proust.

Mes parents ont toujours énormément travaillé dans leur vie. Je les admire. Ils m'ont presque tout appris et, évidemment, je leur dois beaucoup. Pourtant, ils n'étaient pas destinés à être entrepreneurs à succès. Ils n'avaient pas fait d'études ou très peu. Maman a eu son